

1

Los Angeles
10 décembre 1938

Atlanta s'embrasa à l'heure dite.

De minuscules silhouettes couraient de droite et de gauche, allumaient des mèches, reculaient aussitôt. Une flamme gigantesque s'éleva en rugissant dans le ciel nocturne, puis une deuxième jaillit à son tour, une troisième encore... Des débris incandescents se mirent à voler en tous sens. Les maisons, les granges, les chariots... L'incendie dévorait tout, comme il l'eût fait de broussailles sèches.

— Bon Dieu! brailla un homme vêtu d'un uniforme de confédéré. Regardez-moi ça!

Le ciel, au-dessus de la Selznick International Pictures, virait à l'orange, une teinte éclatante, chargée d'intensité. Et tandis que se congratulaient, sur une plateforme dominant les flammes, des messieurs en costumes trois pièces, les habitants de Culver City, dans l'État de Californie, se terraient dans leurs maisons, songeant que, peut-être, la fin du monde était arrivée.

Julie Crawford, pour sa part, continuait à courir, trébuchant à chaque pas, chaussée d'escarpins à talons ridiculement hauts, dont elle avait pensé à tort qu'ils lui donneraient de l'assurance pour sa première mission d'importance au sein du studio Selznick. Elle avait beau détourner la tête du brasier, la chaleur qu'il dégageait lui brûlait la peau.

Risquant un bref regard vers le sommet de la tour d'observation, elle y découvrit David O. Selznick qui, dans la lumière des projecteurs, contemplait, en véritable souverain, son royaume en flammes.

Soudain parut au loin un chariot tiré par un cheval lancé au grand galop, à bord duquel se blottissaient l'un contre l'autre deux individus. Des bandits se précipitèrent, tentant de saisir la bride de l'animal qui, sous l'effet de la terreur, se cabra. Un homme coiffé d'un chapeau à large bord sauta du véhicule pour couvrir d'un châle la tête du cheval. Cela fait, cependant que sa silhouette se découpait contre le ciel ardent, et que le feu commençait de lécher ses vêtements, il tira la bête et le chariot jusqu'à ce qu'ils fussent en sécurité.

L'espace d'un instant, Julie s'imagina qu'elle assistait pour de bon à l'incendie du dépôt de munitions d'Atlanta. Rhett entraînait le cheval par sa bride. Scarlett demeurait recroquevillée à l'intérieur de la voiture où, dissimulés à la vue de tous, se trouvaient aussi Mélanie et son bébé. Le poulx de Julie s'accéléra. Bonté divine... L'homme qui se tenait là-haut, au faite de la tour d'observation, était bel et bien en train d'insuffler la vie à *Autant en emporte le vent*. L'on ne pouvait qu'en éprouver une extrême fascination...

*

— Ça, c'est du chariot ou je ne m'y connais pas, lança le faux soldat confédéré au comble de l'enthousiasme. C'est pas aujourd'hui que le vieux Sherman¹ fera main basse sur les munitions.

Des vivats retentirent, on se congratulait à grandes tapes dans le dos. Et l'on riait de soulagement, non sans continuer à jeter des coups d'œil anxieux vers les voitures de pompiers qui cernaient les lieux. Elles n'auraient pas à intervenir, se rassuraient-ils tous en silence. Selznick était téméraire, mais pas idiot. Ces flammes n'excéderaient pas le cadre de

1. William T. Sherman : l'un des généraux de l'Armée de l'Union durant la guerre de Sécession. Il se trouvait à la tête des troupes qui prirent la ville d'Atlanta (*NdT*).

ses caméras, bien qu'elles fussent en train de dévorer de vieux décors avant de se diriger vers Tara. Tout se passerait bien – l'on se trouvait à Hollywood, que diable.

Julie baissa le regard sur le message qu'elle serrait dans son poing. Pourquoi donc restait-elle plantée là, bouche bée? Ce message, on lui avait ordonné de le remettre à Selznick *avant* que l'incendie ne se déclarât. Elle tenait là sa première chance d'échapper enfin à la machine à polycopier, et elle venait de la gâcher...

Mais... Mais elle n'allait pas s'avouer aussi aisément vaincue.

— Il faut que je parle à Mr Selznick! brailla-t-elle, se frayant un chemin en direction de la tour d'observation, se hissant de loin en loin sur la pointe des pieds pour mieux voir, tâchant d'adopter ce ton suffisant que chacun, sur le plateau, maîtrisait à la perfection.

— J'ai un message pour lui.

Un pompier – un vrai, venu de la caserne de Los Angeles – à moins qu'un figurant embauché pour la journée? – posa sur elle un œil exaspéré. La chaleur avait empourpré son visage :

— Dites donc, ma jolie. Vous ne voyez donc pas qu'il est en plein boum? Restez en arrière. C'est un ordre.

Quelqu'un s'esclaffa. La jeune femme sentit le rouge lui monter aux joues.

— Qui vous a confié ce message? l'interrogea une voix.

Elle se retourna. L'homme se tenait adossé à la tour d'observation, vêtu d'un blouson noir en daim, d'une chemise froissée, ainsi que de vieilles chaussures de tennis. Il possédait des cheveux sombres et plutôt longs – comme s'il avait oublié à plusieurs reprises d'honorer un rendez-vous chez le coiffeur. Ses mains robustes étaient couvertes de taches de rousseur, et il arborait ce bronzage typique chez les Californiens. Mais ce fut surtout le regard dont il la gratifiait qui frappa Julie, dans lequel l'amusement le disputait à la solennité. Ni vieux ni jeune. Et moi qui ai oublié de remettre du rouge à lèvres, se navra-t-elle. Quelle poisse...

— L'un de ses assistants, répondit-elle.

— Qui?

— J'ignore son nom.

Il jeta son mégot sur le sol en secouant la tête.

— J'imagine que c'est votre premier jour parmi nous. Jamais on ne délivre un message à Selznick sans savoir qui vous l'a remis. Donnez-le-moi. Je vais le lui porter.

Il tendit la main avec un mince sourire en coin.

— J'aimerais mieux le lui remettre en main propre.

Il interrompit son geste, laissa retomber son bras le long de son corps.

— Bravo, vous venez de passer un premier test : ne jamais, jamais confier à un tiers un message destiné à Selznick.

Il lui décocha cette fois un large sourire, l'invitant à s'avancer, avant de lui désigner l'échelle de la tour :

— Je vais vous conduire jusqu'à la plateforme. De toute façon, c'est là-haut que je suis censé me trouver. Comment vous appelez-vous?

— Julie Crawford. Je travaille au siège.

Elle jugea inutile de préciser qu'elle y passait son temps à polycopier des communiqués de presse. L'inconnu paraissait si sûr de lui... Il se fondait à merveille dans ce décor, de sorte que la jeune femme eût aimé lui donner, en échange, l'impression qu'elle savait, au moins un peu, ce qu'elle faisait.

— Vu votre nom de famille, vous n'êtes pas irlandaise. Bonne famille protestante, plutôt. Mais dans ce cas, de qui tenez-vous vos cheveux roux?

— De ma mère. Par ailleurs, ils ne sont pas roux. Ils sont auburn. Et je ne possède pas le tempérament excessif que la plupart des gens attribuent aux rousses.

Elle regretta aussitôt ses paroles.

L'homme sourit de toutes ses dents.

— Oh... Mais c'est qu'on est drôlement susceptible. Je parie que vous fréquentez beaucoup les cinémas. Toutes les filles à Hollywood ne rêvent que d'incarner Scarlett O'Hara qui, au dire de Margaret Mitchell elle-même, l'auteur du roman, est une brune. Figurez-vous que même les fausses blondes du secteur rêvent de faire machine arrière pour

avoir leur chance elles aussi. Vous avez prévu de vous offrir une couleur, n'est-ce pas?

— Absolument pas. Je ne suis pas ce genre de fille, je vous remercie.

L'inconnu haussa les épaules, avant de s'engager sur l'échelle.

— Vous avez raison. Le naturel, il n'y a que ça de vrai. Allez, suivez-moi.

Julie lui emboîta le pas, ravie de porter un pantalon. Sa mère, à la voir dans une pareille tenue, eût à coup sûr frôlé la crise cardiaque. Mais mieux valait arborer cet accoutrement masculin que de sentir sous ses jupes le regard inquiet du faux soldat confédéré planté non loin. L'entière structure de contreplaqué paraissait, vue de très près, avoir été assemblée sans soin, à la va-vite. Comme tout le reste de cet univers à la fois terrifiant et merveilleux.

La jeune femme atteignit la plateforme, surprise d'y découvrir une bonne vingtaine de personnes en train d'errer çà et là avec componction. L'incendie, ivre de rage, dévorait l'intégralité des décors qui se dressaient encore en contrebas de la tour le matin même : ceux de *King Kong* et du *Voleur de Bagdad*. Le lendemain, après qu'on en aurait déblayé les derniers vestiges fumants, Mr Selznick y ferait bâtir le vaste domaine de Tara. Julie peinait à imaginer la majestueuse demeure de Scarlett O'Hara montant des profondeurs de l'enfer qui se déchaînait aujourd'hui.

— Vous arrivez trop tard, jeune fille ! tonna une voix. Votre message vous a précédée.

Julie se retourna d'un bond. Face à elle se tenait, l'œil rivé au sien, l'empereur de cette gigantesque chimère, l'homme qui régnait ici sur tout et sur tous.

David O. Selznick en imposait beaucoup, même s'il n'était pas particulièrement grand et commençait à perdre ses cheveux. Il possédait d'épais sourcils très bruns, et ses lunettes à monture d'acier ayant légèrement glissé sur l'arête de son nez, elles conféraient à ses traits un sérieux presque professoral. Mais derrière les verres de ces lunettes flam-bait un regard qui, dans une salle de classe, eût réduit en

cendres la moitié des élèves. Il n'était pas une once de bienveillance au fond de ces yeux-là.

Or, ces yeux-là, précisément, scrutaient à présent la pauvre Julie, qui ne réussit guère qu'à bredouiller quelques mots.

— Elle n'y est pour rien, intervint l'inconnu qui l'avait amenée jusqu'ici. Les pompiers refusaient de la laisser passer.

Il s'était exprimé d'un ton neutre.

— Je suis désolée, monsieur Selznick, articula la jeune femme en tendant le billet au producteur.

Ce dernier le parcourut en hâte, puis fronça les sourcils avec impatience. Il leva la main, comme chassant les mots de Julie à la façon de mouches importunes. Il se détourna pour contempler le ciel que le fol incendie teintait d'orangé. Il bomba le torse. Il était aux anges.

— Un sacré spectacle, n'est-ce pas? lança-t-il en décrivant de la main un vaste arc de cercle, de manière à englober l'ensemble du décor embrasé.

Tous les observateurs présents au sommet de la tour applaudirent à l'unisson pour manifester leur approbation. Selznick était un fou. Un fou génial qui, une fois encore, avait brillamment réussi son coup. Un génie. Incontestablement. Mais un fou.

— Et que pensez-vous de cette superbe jeune femme?

Le producteur tourna le dos aux flammes pour poser un regard appréciateur sur l'inconnue debout à côté de lui.

— Voyez-vous, enchaîna-t-il en s'adressant à Julie. Ce message était censé m'annoncer la visite de cette jeune beauté anglaise, à ceci près qu'elle est arrivée avant vous. En général, je déteste les surprises. Ce soir, cependant, c'est différent. Permettez-moi de vous présenter le véritable joyau de la couronne britannique: l'époustouflante Mlle Vivien Leigh.

Dieu du Ciel! Était-ce bien à Julie que Selznick s'adressait? Non... Il parlait à la foule. La jeune femme reporta son attention sur l'actrice. Tout en elle se révélait menu. Les traits de son visage, ses bras, ses jambes... Elle possédait

une peau aussi lumineuse qu'une perle de culture, et ses yeux en amande, aux paupières délicatement fardées de vert, paraissaient appartenir à un chat. Sa robe de soie beige soulignait sa taille de guêpe, avant de se résoudre jusqu'au sol en plis voluptueux et ondoyants. Son sourire, tandis qu'elle lorgnait timidement l'assistance de sous un chapeau cloche, était resplendissant.

— Scarlett? souffla Julie.

Une poignée de petits gloussements, ici et là, salua cette sortie; la jeune femme piqua un fard. Elle était allée trop vite en besogne: la production n'avait pas encore choisi celle qui, dans *Autant en emporte le vent*, incarnerait Scarlett O'Hara.

Vivien Leigh ne put cependant réprimer un mince sourire comblé. Combien d'heures avait-elle passées devant son miroir, tandis qu'elle traversait l'océan à bord du *Queen Mary*, répétant inlassablement les expressions de Scarlett telle qu'elle l'imaginait? Quelle quantité d'efforts avait-elle déployée pour essayer de donner vie à l'héroïne de Margaret Mitchell?...

— J'espère que vous avez entendu, David, minaуда-t-elle.

Selznick éclata d'un rire tonitruant, avant de s'adresser à Julie.

— Vous pouvez vous retirer, jeune fille. Pour tout dire, je ne supporte pas la lenteur ni les retards, du moins parmi les employés de mon studio. Mais je ne doute pas que vous trouverez du travail ailleurs. Et puis, vous pourrez toujours vous vanter, lorsque vous rentrerez chez vous, d'avoir croisé l'incomparable Vivien Leigh en chair et en os.

Julie fit demi-tour, mortifiée. Ainsi, on la mettait à la porte. Il venait de la licencier. Elle se raidit, résolue à ne pas fondre en larmes devant lui. Non, elle ne rentrerait pas chez elle. Même le célèbre Mr Selznick ne parviendrait pas à l'y contraindre. Elle se trouvait ici pour entamer une nouvelle existence, loin des usages étriqués en vigueur à Fort Wayne, dans l'Indiana. Elle ne renoncerait pas au premier revers.

Comme elle atteignait l'échelle, elle repéra une blonde adossée sans façon à la rambarde. Derrière elle se trouvait

un homme aux cheveux épais et noirs, à la moustache soigneusement taillée. Il croisait les bras sur un formidable poitrail. Julie eut la vague impression de le reconnaître mais, déjà, elle s'intéressait de nouveau à sa compagne, manifestement indifférente aux murmures admiratifs qui cernaient Selznick à la manière d'un essaim. Voilà qui n'était pas banal. De surcroît, le miel de sa chevelure sembla naturel à la jeune femme. Les bouteilles de peroxyde n'avaient pas sa faveur, à l'évidence, non plus que les coiffeurs. La chemise en lin, de même que le pantalon froissé dont elle était vêtue, coûtaient probablement fort cher, bien qu'ils parussent à Julie aussi ordinaires que ceux qu'elle achetait dans le grand magasin de sa ville natale.

— C'est une amie à toi, Andy? s'enquit l'inconnue auprès de l'homme qui avait conduit Julie sur la plateforme.

Il se lisait de la douceur dans son regard; elle possédait une voix rauque, dont le ton laissait deviner qu'elle ne se prenait pas au sérieux.

— Une amie d'enfance, répondit le dénommé Andy avec gravité. Un talent fou.

— Dans ce cas, déniche-lui un boulot de dactylo. Vos scénaristes passent leur temps à pisser de la copie.

— Ils réécrivent les scènes trop vite. Des pages impeccables ne leur serviraient à rien. Ça ne te dirait pas qu'elle vous donne un coup de main, à Clark et à toi?

Elle haussa les épaules.

— À condition que David ne s'aperçoive de rien.

— Peut-être qu'avec une perruque brune...

La femme s'esclaffa :

— Pour sûr que ça, c'est du déguisement. Vas-y.

— Je ne veux pas porter de..., commença Julie, éberluée.

— On blaguait, lui répondit la femme.

— Je comprends, articula Julie, au comble de l'embarras.

— Contentez-vous de suivre les conseils d'Andy. Comptez sur lui pour trouver quoi dire à la bonne personne. Pas vrai, Andy?

— Exactement.

La femme se tourna vers Julie :

— Ne vous minez pas, ma jolie. Tout le monde se fait vider par David un jour ou l'autre. Mais Andy est son bras droit, il va arranger vos affaires. Au train où avance notre Mr Selznick, ce film a toutes les chances de vous fournir du boulot pour le reste de votre vie.

— Ce qui ne signifie pas que tout le monde obtiendra ce qu'il désire, objecta son compagnon.

La blonde haussa les épaules avant de le gratifier d'un sourire chargé de tendresse, ce qui ne l'empêcha nullement de jeter, aussitôt après, un regard dédaigneux au producteur. Un regard où le mépris l'emportait largement sur la colère.

— Je m'en occupe, intervint Andy, avant de pousser sans ménagement sa protégée vers l'échelle, avant que celle-ci eût pu ajouter une parole.

Ils descendirent.

— Que s'est-il passé ? l'interrogea la jeune femme lorsqu'ils eurent regagné ensemble le plancher des vaches.

— On ne vous licenciera pas, vous verrez. Demain, vous n'aurez qu'à jeter le nom de votre bonne fée à la figure de celui ou celle qui vous cherchera des noises et, immédiatement, on vous confiera de nouveaux messages à transmettre. Un conseil, néanmoins : ne présentez jamais d'excuses à Selznick, il a horreur de ça. En tout cas, la chance vient de vous sourire.

— Qui est cette femme ?

Andy écarquilla les yeux, puis se mit à rire :

— Décidément, vous êtes une véritable oie blanche, fillette. Votre chaperon est une pionnière. L'une des premières à ne pas vivre dans le scandale, ce qui permet d'éviter de se faire guillotiner par les grosses légumes des studios. J'ignore si vous êtes au courant, mais ici, la police des mœurs contrôle tout. Il suffit que Louella¹ fasse ses choux gras des

1. Louella Parsons : journaliste et chroniqueuse, l'une des deux « comères » d'Hollywood avec Hedda Hopper (*NdT*).

frasques d'une comédienne pour que celle-ci se trouve éjectée sur l'heure.

Elle en avait, des choses à apprendre. Bien qu'elle n'éprouvât aucun désir de briller un jour au firmament d'Hollywood. Ses rêves de gloire s'étaient évanouis le jour où elle avait tenté d'appliquer, tant bien que mal, du rouge à lèvres orange. Lorsqu'elle s'était mirée dans la glace, elle avait cru reconnaître l'un de ses poupons. Elle était ridicule. Elle avait enfin fait sien l'avis de sa mère qui, depuis toujours, lui répétait qu'elle n'était ni douée ni jolie. Julie en éprouva du soulagement. Dès lors, elle s'était accordé le droit de jouer les rats de bibliothèque à l'université, sans plus se soucier qu'aucun garçon étudiant à Harvard ou Princeton ne se donnât la peine de la courtiser.

— Je ne suis pas une oie blanche, et je suis ici pour en apprendre le plus possible, décréta-t-elle avec fermeté. Dans le monde d'où je viens, si on ne pose pas de question, on reste dans l'ignorance.

Cette réponse ravit manifestement son interlocuteur.

— Julie... Ma jeune et tendre Julie... Il s'agissait de Carole Lombard, la reine des comédies loufoques. Une excellente actrice. Et vous avez raison : continuez à poser des questions. Mais ne vous apitoyez pas trop sur votre sort. On lui a refusé le rôle de Scarlett O'Hara. Alors... Que pensez-vous qu'elle ressente, en ce moment même ?

— De la tristesse.

— En effet. Quant à l'homme qui se tenait auprès d'elle, c'est le roi d'Hollywood et le futur Rhett Butler. Également connu sous le nom de Clark Gable. Carole est divorcée depuis longtemps, de sorte qu'ils pourraient se marier, mais la séparation de Clark avec son ex traîne en longueur. Ce qui rend Selznick complètement dingue. Il a très peur du qu'en-dira-t-on, mais il tient à satisfaire Gable. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il a invité Carole aujourd'hui. Pour les amadouer tous les deux.

— Il ne ressemble pas à l'image que je m'étais faite de lui à travers ses films...

Ainsi, elle n'avait reconnu aucune des deux vedettes. De quoi la cataloguer définitivement aux yeux d'Andy.

— Ils ont tous l'air différent quand on les rencontre en chair et en os. On les trouve plus minces, plus gros, plus petits... La plupart des hommes sont plus petits qu'ils n'en donnent l'impression sur un écran de cinéma.

— Pas Clark Gable. Lui, il n'est pas petit.

— Sur ce, il est grand temps que je me présente : Andy Weinstein, l'un des assistants de l'extraordinaire Mr David O. Selznick. Je suis ici pour participer au tournage d'*Autant en emporte le vent*, un film qui n'existe pas encore, un monstre de désorganisation dont le scénario n'est toujours pas terminé, au point que nombreux sont ceux qui lui attribuent déjà le titre de plus terrible désastre de l'histoire du cinéma mondial.

Non content d'être beau, l'homme se révélait intelligent et drôle. Julie se sentait intimidée. Son instinct lui ordonna de battre en retraite.

— J'ai adoré le roman, fit-elle. Comme tout le monde. Je suis persuadée que cela donnera un film splendide.

— Vous choisissez donc de nager à contre-courant. Il ne nous reste plus qu'à prier pour que vous ayez raison. Et maintenant, avant de vous éclipser pour aller lécher vos plaies, accepteriez-vous de dîner avec moi?

Il possédait un sourire irrésistible...

À Fort Wayne, dans l'Indiana, il échouerait probablement à l'examen d'entrée... Mais Julie ne se trouvait pas dans l'Indiana, elle était ici. Et ici, elle pouvait se permettre de jeter ses réticences aux orties. L'aventure... Les occasions saisies au moment opportun... N'était-ce pas, très précisément, ce qu'elle était venue chercher? Deux choix s'offraient à elle : partager le repas de cet homme et en apprendre davantage encore sur Hollywood, ou jouer les poules mouillées, regagner la pension de famille où elle louait une chambre pour s'y nourrir de thon en boîte et de pain grillé...

— Oui, répondit-elle.

Elle avait parlé avec plus d'assurance qu'elle n'en éprouvait réellement. Et, comme il devait le lui rappeler

plus tard, elle conclut l'affaire en haussant le menton,
avant d'ajouter :

— À condition qu'il s'agisse d'un restaurant chic.